

Journal du voyage qui devait se faire jusqu'à Mananzary, et s'est terminé au pays de Manantegne

Récit du sieur de La Cour, Madagascar, automne 1768

Un document de la Bibliothèque des Ursulines à Quimper

Document coté 12H, fol. 41 à 52. Signé : « De la Cour » et daté « Fort-Dauphin, 5 octobre 1768 »¹.

Récit qui fait partie des 15 volumes (cote 12) des « Papiers administratifs et correspondance du chevalier Des Roches du Dresnay, gouverneur des îles de France et de Bourbon ».

Cette transcription d'un inédit² n'aurait pu être offerte au public sans l'aide de Madame Sandrine Koullen, responsable des collections patrimoine de la médiathèque de Quimper.

*

Le voyage rapporté par M. de La Cour, est un épisode de la tentative du comte de Maudave d'établir une colonie à Madagascar, épisode mineur mais significatif des difficultés qui eurent raison du projet du ministre, le duc de Praslin. Parmi les causes de l'échec de cette aventure coloniale, on retrouve ici les deux principales : d'une part les ravages de la maladie parmi les colons, d'autre part la défiance et l'hostilité réciproques entre Blancs et Noirs.

Le sieur La Cour nous est connu par ailleurs : « Le Sr Glemet se rendra au Fort Dauphin sur le bâtiment du Roi *l'Etoile du matin*. Il emmènera avec lui le Sr La Cour, commis aux écritures, qu'il remettra aux ordres de M. de Valgny pour tenir les comptes et les écritures de toute espèce relatives à la traite et aux dépenses du poste établi au Fort Dauphin ».³

Madécasse 1768

Journal du voyage qui devait se faire jusqu'à Mananzary, et s'est terminé au pays de Manantegne

Nous partîmes du Fort Dauphin le mardi 20 septembre 1768, environ une heure après midi, au nombre de 14 personnes, par les ordres de M. de Modave, notre gouverneur, et sous le commandement de MM. de La Marche et de Valgny, pour aller dans le nord de cette grande île chercher un endroit propre à former un établissement, nous avions une vingtaine de Noirs pour porter des vivres ou effets de traite. Le premier village que nous rencontrâmes fut Limpoumamié, demeure ordinaire d'un capitaine de Dian Mananzac. Nous y arrivâmes vers les 3 heures après midi, et y couchâmes parce qu'il y avait trop loin pour se rendre chez Mananzac où nous devions passer. Le chef du village n'y était pas quand nous arrivâmes, mais, ayant appris que nous devions coucher chez lui, il se rendit promptement pour nous offrir ses services et nous faire acheter un bœuf, présent ordinaire des chefs lorsqu'on fait quelques séjours chez eux. Il fut tué dès le soir même, et le lendemain au matin, après en avoir consommé une grande partie pour déjeuner, tant nous que les Noirs qui nous accompagnaient, nous partîmes de cet endroit jusqu'à Manansac. Nous fîmes cinq fortes lieues, nous n'y vîmes rien de

¹ Lapsus : date erronée, à corriger en « 5 novembre 1768. »

² Ce manuscrit est référencé par Foury dans son étude *Maudave et la colonisation de Madagascar*, deuxième partie, p. 27) qui cite Grandidier : *Bibliographie de Madagascar*.

³ Base docu=>22 mai 1768 – Poivre : Instructions à Glemet, responsable de la traite à Madagascar.

remarquable dans la route, nous arrivâmes vers les trois heures de l'après-midi. Le roi était au fort quand nous en partîmes, mais la reine qui avait été prévenue de notre arrivée, nous reçut assez bien, et après un court palabre elle nous fit distribuer des cases, tant pour nous loger que pour serrer nos bagages. Le village de Mananzac se nomme Ampoussitoé et peut être regardé comme la capitale de la province de Carcanossi dont il est souverain. Il est situé sur une pente très douce auprès d'une chaîne de montagnes, vis-à-vis une assez belle plaine qui s'étend jusqu'à la mer, mais le terrain est sablonneux.

Le lendemain, 22 dudit, on tua un bœuf que la reine avait donné dès la veille. Nous comptions partir ce jour-là, mais la pluie et notre interprète qui se trouva malade nous en empêcha. Le mauvais temps ayant continué pendant trois ou quatre jours, M. de La Marche engagea un de nos messieurs d'aller au Fort Dauphin avec quelques Noirs, chercher des vivres pour ne pas diminuer davantage ceux que nous avons. M. de La Richardie, volontaire de la Légion, y fut et revint avec M. de La Colonie, officier du même corps, et cinq soldats. Ils nous apportèrent un baril d'eau de vie et quelques autres vivres.

Le dimanche 25 dudit, le temps étant devenu plus beau, nous continuâmes notre route et M. de La Colonie s'en retourna au fort avec son détachement. Ce serait ici l'endroit de faire connaître à quel point les gens du pays sont remplis de superstition, mais cette matière serait trop longue ; je me contenterai de dire les difficultés que nous eûmes pour faire partir une partie des Noirs qui portaient nos effets, car plus de la moitié s'était déjà en allée, sachant que nous devions passer chez les Matatanes de qui ils avaient fait mille contes la veille, en disant que c'étaient de grands sorciers qui, par le moyen de leurs gris-gris, faisaient mourir ceux qu'ils voulaient, que nous n'en reviendrions point. Nous fîmes l'attention que méritaient de pareilles absurdités, mais nous eûmes une peine incroyable à les faire partir. Il pouvait être neuf heures du matin, nous eûmes le plus beau temps du monde toute la journée, mais la quantité de rivières ou gros ruisseaux qu'il nous fallait passer à chaque instant ne laissèrent pas que nous fatiguer [*sic*]. Vers midi nous fîmes halte au pied d'une montagne qu'il nous fallait passer, elle se nomme Lingateaux⁴, elle est des plus escarpée que j'aie vu dans les Alpes, on y voit des rochers d'une grandeur et d'une beauté difficile à décrire. Nous fîmes coucher à 6 bonnes lieues d'où nous étions partis au village de Faminimpou ou Wapene, dont le chef se nomme Diam-Louve [Dian-Louve]. Nous le trouvâmes dans son entourage, assis sur un rocher qui lui servait de trône, avec quelques-uns de ses capitaines. Il nous reçut gracieusement, et fit tuer un bœuf, selon l'usage qu'ils ont eux-mêmes établis. Nous y séjournâmes le lendemain, l'après-midi, Raosandry, l'un des principaux chefs de la vallée d'Amboule, arriva chez Diam-Louve où il passait pour se rendre au Fort Dauphin où il n'avait jamais été. Il engagea M. de La Marche ainsi que nous, à l'attendre chez son frère, à l'entrée de la vallée, et que de là, il nous donnerait toute la facilité possible pour aller plus loin avec moins de difficulté. De tous les Noirs ou chefs que j'ai vu depuis que je suis dans ce pays-ci, je n'en ai point vu qui aient la figure plus jolie et plus distinguée, mais il a le défaut de tous les autres de s'enivrer quand il en trouve l'occasion. C'est ce qu'il fit en arrivant, les princesses mêmes n'en sont pas exemptes. Le dernier exemple que j'ai vu fut les deux femmes de Mananzac, qui témoignèrent, pendant notre séjour chez lui, un amour pour l'eau de vie qu'on ne saurait exprimer. Pendant notre séjour chez Diam-Louve, il y eut un homme condamné à une espèce d'amende pour avoir mangé dans la pannelle royale.

Le mardi vingt-sept, après avoir déjeuné, nous partîmes de cet endroit, mais nous ne fîmes que deux lieues parce qu'il eut été impossible d'aller chez le frère de Raosandry le même jour. Le village où nous restâmes se nomme Hanitie. Comme il était de bonne heure, on eut le temps de faire quelques recherches sur les productions du pays. Nous apprîmes qu'il y avait à une demi-lieue de là, sur le penchant d'une montagne appelée Caramanac, et auprès du village de Marouvatou, ou Maroufoutou, une excellente mine de fer, et de plus grand produit. Il y a une forge dans le village où nous étions, la plus simple et la plus commode que j'aie vue.

Le lendemain nous partîmes de grand matin, ayant une forte journée à faire pour aller dans la vallée d'Amboule. Cette journée est remarquable à bien des égards. A peine eûmes-nous fait deux lieues, et étant à prendre haleine pour passer les fameuses montagnes d'Ancalieau⁵, que l'un des capitaines

⁴ Désignées plus loin : *montagnes d'Ancalieau*

⁵ Précédemment dénommée : *montagnes de Lingateaux*

marmites⁶ excita une sédition pour engager les Noirs qui portaient nos effets, à nous abandonner ou à exiger davantage du prix convenu. Le capitaine fut chassé, les autres Noirs tenus de près, et nous continuâmes notre route de montagnes en montagnes, car il y en a 3 l'une sur l'autre, mais qui semblent n'en former qu'une, vu qu'il n'y a point de séparation que par de petites vallées arrosées par autant de gros ruisseaux qui ont leur lit au milieu des rochers, dont la pente est si rapide qu'ils forment autant d'abîmes. Elles sont, outre cela, couvertes d'une épaisse forêt. Nous fîmes halte au sommet de la plus haute pour dîner, et à cause d'un de nos messieurs qui se trouva indisposé (M. Legrand). Heureusement que cela ne fut rien, au moins pour cette fois. Enfin, après avoir grimpé comme des chèvres et descendu au travers des précipices, nous arrivâmes dans la vallée d'Amboule, et de là chez Ramafoilax, l'un des rois de cette vallée. Nous en fûmes assez bien reçus, mais son pouvoir n'étant pas trop bien établi parmi une partie de ses barbares sujets, nous fûmes très mal logés et très incommodés tant par leur cupidité, nous demandant à chaque instant, que par curiosité, n'ayant, la plupart, jamais vu d'hommes blancs.

Nous y restâmes trois jours pour attendre Raosandry, et en partîmes l'après midi du trente (quoiqu'il ne fût pas encore de retour) par un événement qui acheva de les démasquer. Ils profitèrent de l'instant que nous avons été nous promener autour du village pour détourner nos marmites de nous suivre plus loin, et ils y réussirent si bien qu'à notre retour nous n'en trouvâmes pas un. Nous fûmes de plus avertis qu'ils voulaient nous faire un mauvais parti, ou tout au moins nous voler. Ce que voyant, M. de La Marche, il nous fit rassembler et quittâmes à l'instant le village (chargés de nos effets) pour aller camper dans la plaine. Le chef, voyant que nous partions, nous suivit avec quelques-uns de ses capitaines. On ne s'y opposa point, ne voyant pas grossir sa suite. M. de La Marche avait promis le jour auparavant d'aller voir un chef voisin. Nous en prîmes la route avec dessein d'aller camper à quelques distances de son village, jusqu'à l'arrivée de M. de La Colonie qui devait venir nous joindre, et de Raosandri que nous avons promis d'attendre. Comme nous étions embarrassés pour nos effets de traite, ayant au moins une lieue à faire et une grande rivière à passer, M. de La Marche engagea les Noirs qui nous avaient suivis à les porter. Ils le firent, mais ils abusèrent de la circonstance, en nous faisant payer bien cher : on en avait besoin, il fallut en passer par là. Nous continuâmes et le roi nous suivit. A quelque distance du village, M. de La Marche fit faire halte, et fût, avec l'interprète, rendre visite à ce chef et sonder ses intentions. Il en fut très bien reçu, ils firent même sur le champ avec lui un serment respectif d'amitié et de fidélité, après lequel il nous envoya dire de venir pour loger. Nous partîmes à l'instant avec notre bagage et fûmes droit à la case du roi pour le saluer, ainsi que la reine son épouse. Ils nous reçurent très bien et nous firent un accueil des plus gracieux. Nous eûmes une case commode pour renfermer nos effets et fûmes logés sur le champ aussi bien qu'on pouvait l'être à la manière du pays. Le roi se nomme Ramangaras⁷, et son village Amboulossi, il est situé dans une presque île formée par la rivière de Mananpani qui va se jeter dans la mer à Mananteigne, vers le pays des Matatans. L'air qu'on y respire est bon, et la proximité de la rivière rend son séjour plus riant que les autres villages voisins, quoiqu'on ait la vue plus bornée par les montagnes. Le roi est assez gai, et la reine son épouse fort aimable, ils paraissent vivre dans la meilleure intelligence. Ce couple heureux et la manière de vivre de cette nation en général m'a fait faire des réflexions sur la conformité de leurs usages avec celle [ceux] des premiers hommes, avant la loi écrite. Et si la superstition, fille de l'ignorance et de la vanité, n'avait pas corrompu leurs cœurs, ils rappelleraient aisément l'innocence et la vie simple des premiers âges. Comme nos premiers pères, ils n'adorent que Dieu, mais ils craignent le Diable. Ils ont horreur du cochon et se font circoncire. Ils n'ont ni ministre, ni temple, ni autel, et leur principale richesse est le bétail. C'est l'image de la vie champêtre et pastorale des anciens patriarches, et leurs vieillards ressemblent assez à l'idée que nous avons d'eux.

Le lendemain de notre arrivée chez Ramongars, M. de La Colonie arriva avec six hommes, y compris un lieutenant. Ce renfort nous fit plaisir à tous égards. M. de La Marche s'était déjà proposé avant leur arrivée de l'emmener jusque chez les Matatanes, moins par crainte que pour contenir un peuple qui n'a de force qu'autant que nous sommes faibles.

Nous restâmes chez le roi environ deux jours et demi, et en partîmes le trois octobre au matin pour nous rendre chez Raosandry qui était de retour du fort. Le roi son frère nous y accompagna avec

⁶ Marmites : porteurs.

⁷ Plus loin il est nommé *Ramongars*

quelques-uns de ses capitaines. Nous en fûmes assez bien reçus. Il fit tuer un bœuf et nous donna du riz en attendant le dîner. L'après-midi nous fûmes voir les sources d'eau chaude dont parle M. de Flacourt. Elles ne sont qu'à 200 toises tout au plus du village (ce qui est très conforme à ce qu'il en écrit de leur distance auprès du grand village.) nommé Amboule, qui doit être le même puisqu'il en a encore le nom. Plus nous avançons et plus les villages m'ont paru fortifiés, au lieu d'une simple palissade que j'avais vu aux autres, ceux-ci en ont de doubles, avec un fossé large et profond mais à sec. La vallée d'Amboule en général serait assez belle si les montagnes qui la bordent n'étaient pas si élevées. Il y a quelques mines de fer et des ignames blancs en assez grande quantité. La rivière de Mananpany la coupe en deux, mais le terrain est sablonneux, comme presque tout le pays que nous avons traversé jusque-là. Il n'y a presque pas d'arbres dans toute son étendue qui peut être 8 à 10 lieues de long sur 2 et 3 de large, elle est cependant assez peuplée et les villages assez proches. Mais si on fait attention à la simplicité des mets de ces peuples, on n'en sera plus surpris. Le bœuf et le riz, est ce qu'ils ont de plus solide, mais ils en mangent peu et rarement, et même il n'y a guère que les chefs. La nourriture des autres est la patate, du cambar, du laitage et quelques fruits. A l'égard de leurs vêtements, il est encore plus simple que leurs nourritures. En général ils vont presque nus, excepté les rois, chefs ou capitaines qui ont un pagne dont ils s'enveloppent tout uniment ou s'en jettent une partie sur l'épaule comme les Espagnols font de leurs manteaux. Ils ont les pieds et la tête nus, même les rois, à moins qu'on leur fasse présent de quelques bonnets d'Europe. Ils ont presque tous la tête frisée, par petites boucles rondes et tressées les unes d'une façon, les autres de l'autre, suivant le goût de chacun, et avec tant d'art qu'il y a peu d'Européens qui en fit autant ; c'est ce qu'il y a de mieux dans leurs parures, et qui fasse un plus joli effet. Ils la frottent avec du menach, espèce d'huile, et en ont autant de soin que le petit maître le plus versé dans le papillotage. Ils ont encore d'autres ornements comme des dents de caïman à la tête et au front, des bracelets d'or ou d'argent suivant leur qualité, une ceinture garnie de quelques couteaux, avec un petit portefeuille pour mettre des balles ou du tabac. La plupart ont aussi des gris-gris avec lesquels ils croient être bien en sûreté, et sont des morceaux de bois joints ensemble que leurs ombias ou médecins leur persicadent⁸ avoir bien de la vertu. C'est bien pis parmi les femmes, la moindre maladie, elles se barbouillent le visage de blanc ou de jaune, qu'on les prendrait pour des monstres. Il y en a qui ne s'en mettent qu'autour des yeux, par grains, alors vous diriez une paire de lunettes. On ne finirait point de raconter leurs simplicités et leurs aveuglements. Ils ont envie de tout et enlèveront jusqu'à la chemise s'ils en trouvaient l'occasion. Enfin ce ne sont plus ces hommes simples et droits des premiers âges, ils n'en ont que l'apparence. Pour le libertinage, il y est poussé au point qu'il leur est devenu naturel, l'indolence y est à son plus haut point. Leur plus grand travail est le riz et les patates. Les femmes font quelques nattes et des pagnes, parce qu'elles ne peuvent naturellement s'en passer. L'habillement des femmes ne diffère pas beaucoup de ceux des hommes. Elles sont comme eux, les pieds et la tête nue et frisée de même. Les plus pauvres n'ont qu'une natte, et les autres un canezon et un simbou. Les plus riches et les plus qualifiées ont des manilles et des colliers, or ou argent. Pour les cases mêmes des rois sont si petites et si incommodes [*sic*] qu'il faut mettre presque ventre à terre pour entrer dedans. Je n'ai point encore parlé de l'armure des hommes, c'est ce qu'il y a de plus remarquable par la ressemblance qu'elle a avec celle des anciens Romains. Comme eux, ils ont le bouclier, mais de bois couvert de peaux de bœuf, et leur sagaie est positivement la pique romaine. Ils ont une espèce de tambour ou caisse couverte de peau de bœuf appelée tam-tam, dont les sons lugubres ressemblent assez à ceux des anciens Parthes. Je me suis engagé dans un détail qui ne devait pas trouver de place ici, mais j'espère qu'on m'excusera en faveur de la vérité.

J'ai dit que Ramongars, frère de Raosandri, nous avait accompagnés chez lui, mais je n'ai pas dit qu'il dîna avec nous, et que nous avons, outre cela, quelques autres princes et princesses qui nous pressèrent tellement que nous étions suffoqués par l'haleine des rois. Remongars⁹ après dîner s'en retourna et nous fit voir la fontaine chaude qui se trouvait sur son chemin où nous avions été pour l'accompagner.

Du mardi 4 octobre.

⁸ *persicader* : peu d'occurrences sur la toile, synonyme de *persuader*.

⁹ Encore une nouvelle orthographe.

Ledit jour, M. de La Marche fut avec quelqu'uns de nos messieurs, rendre visite à Rafava, l'un des rois de cette vallée, et frère de Raosandri, [à] environ une petite lieue. La nuit du 4 au 5 octobre, nous eûmes une alerte, quelques Noirs s'introduisirent aux environs des cases où nous étions, ce qui fortifia les soupçons que l'on a de la mauvaise foi de ce peuple en général, mais ils bornèrent leurs exploits à voler un fusil. Comme il en avait été volé un autre le même jour, et qu'ils s'attachaient particulièrement aux armes, on crut qu'il était prudent de se tenir sur leurs gardes, surtout à la nuit. En conséquence, M. de La Marche fit sonner l'alarme, et nous nous rassemblâmes tous auprès de lui. Mais après quelques rondes, ne voyant rien venir, ceux qui n'étaient pas de faction furent se reposer.

Le 6, après que M. de La Marche eut expédié un Noir à M. de Modave pour lui donner de nos nouvelles, nous partîmes. Le temps était des plus beaux, et nous suivions toujours la vallée, mais la quantité de gros ruisseaux que l'on trouve à chaque instant nous fatiguait beaucoup. Je dirais en passant que Madagascar (au moins les endroits que j'ai parcourus) et peut-être le pays le plus arrosé de la terre. Un des plus considérables que nous passâmes fut Hôgne Matontout. Nous eûmes beaucoup de peine à le passer, à cause des rochers et des endroits profonds qui s'y trouvent. Mais ses bords sont d'une beauté admirable, tout ce que le mélange de différents arbres les plus verts joints aux citronniers et orangers mêlés de fleurs, s'y trouve réunis. C'est le tableau le plus riant que la nature puisse offrir, mais hors de là, le terrain est sec et graveleux. Nous en traversâmes quelques autres, moins grands mais couverts de la même verdure, et fûmes coucher au dernier village de la vallée, distant environ de 4 lieues de celui [d'] où nous venions. Avant d'entrer nous nous étions arrêtés, à l'ordinaire, pour envoyer quelqu'un prévenir le chef. Il était environ trois heures de l'après-midi quand nous arrivâmes. A peine fûmes-nous entrés qu'il survint une pluie des plus fortes qui dura toute la nuit et nous incommoda beaucoup, ayant été mal logés. Ce village se nomme Ilsiareray, et son chef Raoufenou. La situation de cet endroit assis sur une haute montagne nous avait fait croire avant d'arriver qu'il était considérable, mais quand nous y fûmes, nous ne vîmes que des misérables cases éparées ça et là, et très peu de monde, à proportion de son étendue. Le Mananpany arrose le pied de la montagne sur lequel il est situé.

Nous en partîmes le lendemain 7 dudit après avoir déjeuné et dîné tout ensemble. A peine avions-nous fait une lieue, nous aperçûmes une troupe de Noirs armés au milieu du chemin qui semblaient par leur contenance vouloir nous disputer le passage. M. de La Marche fit faire halte et envoya l'interprète avec deux de nos messieurs pour les reconnaître et savoir pourquoi ils se trouvaient sur notre chemin. Ils répondirent aux envoyés que c'était pour nous le disputer, à moins qu'on ne leur livrât deux Noirs de Mananzac, leurs ennemis, que nous avions à notre service. Nos messieurs ayant rapporté cette réponse, nous marchâmes droit à eux, en bon ordre, mais ils ne firent aucun mouvement pour nous attaquer, et nous laissèrent passer sans rien dire. A deux lieues de là, nous fûmes obligés de faire un radeau pour passer la rivière de Mananpany, ce qui nous arrêta jusqu'au soir. Il était soleil couché quand nous fûmes de l'autre côté, c'est pourquoi nous y couchâmes sous des cases de feuilles que nous fîmes à la hâte. Les Noirs firent du feu, tant pour nous sécher que pour faire à souper dont nous avions bien besoin, n'ayant pas mangé depuis le départ du village.

Le lendemain huit dudit, nous partîmes de grand matin et arrivâmes vers les 10 heures à un village nommé Imabou, sur une montagne des plus escarpée. Le chef s'appelle Diameloue et est extrêmement âgé. Il nous reçut bien en arrivant, et redoubla les protestations d'amitié à la vue des présents qui lui étaient destinés. Car il est à remarquer qu'on en faisait à tous les chefs chez qui nous allions, sans qui nous aurions été encore plus mal que nous étions le plus souvent. Ce village est grand et peuplé, et on y distingue la mer quoique éloignée de 10 bonnes lieues. Ce fut la proximité de cet élément, joint à la rivière de Mananpany qui y communique, qui fit naître à M. de La Marche l'envie de former un établissement dans ses environs. La beauté apparente du pays y contribua aussi beaucoup. Une plaine immense, couverte d'arbres, s'étend jusqu'à la mer, et la verdure des citronniers nous faisait croire le terrain des plus fertile. M. de La Marche en parla au chef à qui cela parut faire plaisir, mais il demanda un prix exorbitant qui fut modéré lorsqu'on eut fait choix du terrain.

Le lendemain 9 octobre, nous partions assez contents de l'accueil qu'on nous avait fait dans le village, lorsqu'en faisant la revue des paquets, on s'aperçut que le portemanteau de M. de La Marche manquait. C'était un Noir de Raoufenou à qui on l'avait donné à porter qui l'avait détourné, ce qui fit soupçonner le chef qui était actuellement dans le village où il était venu sans aucune affaire apparente. Sur le champ, M. de La Marche fit courir quelques Noirs après, quelques-uns de nos messieurs y

furent aussi, et fut trouver le roi qui en parut très fâché, et fit dire par un de ses capitaines à plusieurs Noirs d'y courir aussi. Pendant que l'on courrait d'un coté, le portemanteau était de l'autre, n'ayant pas sorti du village. M. de La Marche soupçonnant avec raison que c'était Raoufenou qui l'avait fait détourner, s'en plaignit, un de nos messieurs lui prit son fusil qu'il ne voulait plus reprendre, les choses en vinrent au point qu'on pensa se fusiller, les Noirs tirèrent même deux ou trois coups de fusil, ce que M. de La Marche entendant, tira un coup de pistolet qui heureusement rata. Mais comme ils n'en voulaient qu'à nos effets, ne pouvant attenter à notre vie sans exposer la leur, ils dirent tout uniment que le portemanteau était dans le village et qu'on l'aurait moyennant de la toile que le roi fixa à dix brasses, et ceux qui vinrent le chercher [.....¹⁰] une qu'ils prirent presque eux-mêmes comme des voleurs auraient fait dans un bois, on aima mieux leur donner que d'avoir une affaire pour une bagatelle. D'ailleurs ils avaient tout l'avantage pour eux, renforcés dans leurs palissades ils pouvaient nous canarder aisément, mais soit qu'ils n'osèrent pas engager l'affaire, ou qu'ils fussent satisfaits de la contribution, out finit là, et nous continuâmes notre route. Il faisait une chaleur excessive et la plaine que nous traversâmes après avoir descendu la montagne, quoique couverte d'arbres [qui] ne pouvaient nous en garantir. [à] Environ une lieue du village, nous trouvâmes des pirogues que le chef devait fournir pour aller jusqu'à Mananteigne, mais comme elles étaient trop petites pour nous porter, nous et nos effets, M. de La Marche préféra à aller par terre, ne voulant pas nous diviser. Il y eut cependant une pirogue qui nous suivait pour passer les rivières qui se jettent dans le Mananpany. C'est dans cet endroit que ce fleuve commence à être beau et le terrain un peu meilleur, car pour le reste, [il] est rempli de rocher, tant la plaine que la rivière. Comme on était occupé du terrain que l'on devait choisir dans le domaine de Diameloue, nous examinions avec une sorte d'attention les endroits où nous passions. Environ à une lieue où nous avons trouvé les pirogues, et par conséquent deux lieues du village, on crut avoir trouvé un endroit propre à remplir ce projet. Il n'y a personne qui n'eut été d'abord frappé de sa beauté, la rivière y est admirable et ses bords si chargés de verdure que l'on dirait un printemps continuel, un petit monticule semble y être auprès pour y bâtir avec plus d'avantage, et un petit vallon doux, à coté d'un bois, paraît propre à y faire un des plus beaux jardins. Tel est le tableau et l'endroit que M. de La Marche fixa et le plan qu'il en fit lui-même. Nous nous arrê tâmes à le considérer, et en poursuivant, nous nous aperçûmes que c'était une presque ile formée par le Mananpany et un assez gros ruisseau. Il s'agissait de savoir si l'embouchure de cette rivière était praticable pour la communication, c'est ce qu'on se proposa de faire en arrivant au bord de la mer. Nous terminâmes cette journée sous le penchant d'un rocher où nous couchâmes.

Le lendemain 10, nous continuâmes notre route, et arrivâmes vers les 10 heures du matin chez le beau-fils de celui qui nous avait accordé le terrain que nous demandions qui était de deux lieues, et comme il fallait que le fils donna aussi son consentement, M. de La Marche lui en parla en arrivant. Sa réponse fut que ce que son beau-père ferait serait bien fait, et qu'il n'irait jamais contre. Ce chef se nomme Ratsimiouve, et son village Manaë. Il prend la qualité de roi de Mananteigne et Maroux, et un de ses voisins celui de roi de Nossovi et de Mansourive. (Une bonne métairie en France vaut mieux que ces deux royaumes). Le même jour de notre arrivée, au soir, M. de La Marche, M. de Valgny et quelques-uns de nos messieurs furent le voir. Il s'appelle Rabouba, et son village Anuressac. Il est allié de Ratsimiouve. Il fit présent d'un bœuf, également que celui chez qui nous étions, mais on leur en fit des proportionnés, et on leur donna, ainsi qu'à la plupart, des billets sur le Fort Dauphin pour y recevoir un fusil ou quelques autres choses de la même valeur. Le même jour et avant le départ de ces messieurs pour le village, il arriva un chef du Nord qu'on nomme en général les Antavares. Nous fîmes devant lui et sa suite une espèce d'exercice des armes, ce qui parut leur faire plaisir.

Le lendemain 11 du courant, MM. de La Marche, de Valgny, le chef du village et quelques-uns de ses messieurs, furent, partie par terre, et partie en pirogues, pour examiner l'embouchure de la rivière, et la sonder. Ce fut MM. Pichard et Le Grand qui furent chargés de cette opération, étant marins. Ils la trouvèrent presque enfermée par un banc de roches, impraticable même aux pirogues. Ils en revinrent fort tard, ce qui termina la journée. Toutes les difficultés avaient presque déterminé M. de La Marche à abandonner sa mission, au moins pour quelque temps, celui d'aller à Mananzary, faute de force et d'effets suffisants en cas que nous n'y eussions pas trouvé de vaisseaux, celui de se fixer aux environs de Manteigne, à cause de ce banc de roches qui empêche la communication avec la mer, et par la

¹⁰ Le copiste a dû oublier une ligne du récit.

difficulté de trouver des vivres, étant un des plus pauvres pays que nous eussions encore vus, n'y trouvant presque ni riz, ni patates qui sont les seules choses qui ne nous avaient pas encore manquées, au moins les patates. Mais que peuvent les obstacles et les plus grandes difficultés, lorsqu'un chef courageux et jaloux de remplir son projet, a envie de l'exécuter. Il se détermina à retourner à l'endroit qu'il avait fixé avec dessein d'y jeter les fondements d'une nouvelle colonie, et d'envoyer M. de La Colonie, officier de la Légion, en donner avis à M. de Modave, et lui demander du secours, tant en hommes qu'en vivres, tant pour continuer le voyage que pour se soutenir dans ce nouveau séjour, si il le jugeait à propos.

C'est ici le commencement de tous nos malheurs, et le comble de l'ennui, de la peine et de la misère, que puis-je les oublier. Ce fut le 14 octobre que nous partîmes pour nous y rendre. Nous arrivâmes vers les cinq heures du soir. La première chose que nous fîmes fut quelques cases de feuilles et de branches d'arbres pour nous mettre à couvert du serein en attendant mieux, et on fut se coucher après avoir mangé quelques patates qui étaient les seuls vivres que nous eussions alors. Nous restâmes deux ou trois jours dans cette situation, pendant lequel temps il survint un orage et une pluie si abondante pendant toute une nuit que, peut-être, de mémoire d'hommes, on en a vu de semblables. Voilà l'origine de la maladie, et peut-être une des causes de tant [de] morts. L'infortuné M. de La Richardie et un caporal furent les premières victimes de ce voyage, dans l'endroit même où nous étions établis, et les autres au bout de quelques jours que nous fûmes au Ford Dauphin, tant ceux qui arrivèrent du voyage, la plupart sur des brancards, que ceux à qui nous communiquâmes la maladie, car tout le monde se portait bien à notre arrivée, ce qui me fait croire que nous y avons contribué. Il est mort 11 ou 12 personnes, tant de ceux qui ont fait le voyage, que des autres. Il y en a au-moins autant de malades. Le dernier mort est M. de La Marche, décédé hier 4 décembre. Je n'entrerai point dans un long détail sur notre départ de Praslin Tanane qui est le nom de l'endroit que l'on avait donné à l'établissement, ni sur notre route puisqu'elle a été la même qu'en allant, mais il y a quelques traits si frappants que je ne puis m'empêcher d'en parler.

Premièrement, ce qui acheva de déterminer M. de La Marche à rester dans cet endroit, fut l'espoir que l'on y ferait quelque chose sur le fer dont les mines sont assez communes dans les environs, car pour le terrain [il] n'y est pas des meilleurs pour l'agriculture. Les gens du pays avaient aussi promis de nous aider et de nous fournir des bœufs ; de tout cela, rien. M. de La Marche comptant sur leur promesse avait écrit à M. de Modave par M. de La Colonie qui s'était engagé à faire ce voyage promptement, mais un mal de pied et quelqu'autres retardements nous firent rester 15 jours sans savoir aucune nouvelle, pendant lequel temps nous fûmes exposés à mille événements. Quelquefois nous avions à manger, quelquefois point ou bien peu. Sur la fin nous eûmes pourtant des patates en abondance. Plus de la moitié tombèrent malades. Diameloue défendit une fois aux Noirs de ne nous rien apporter, sur peine d'être sagayés. Ils nous menacèrent de voler nos fusils, et le chagrin de voir nos compagnons malades, couchés sur des feuilles avec si peu de secours, acheva de nous abattre.

Enfin, après 15 jours d'ennui et d'impatience, un Noir apporta une lettre de M. de Modave à M. de La Marche, par laquelle il lui mandait de s'en retourner, ce que nous fîmes le lendemain 30 octobre. De vous dire la peine que nous eûmes à avoir des Noirs marmites pour porter une partie de nos malades, et les frais inouïs qu'ils nous firent pour avoir ce que nous avions, serait une chose trop longue et difficile à exprimer. Représentez-vous des hommes mourants et faibles, abandonnés à chaque instant au milieu des montagnes ou des bois, sans avoir presque rien à manger. Ils semblaient boire à longs traits le plaisir de nous voir dans cette situation, et paraissaient contents de notre embarras. Mais je me trompe, la cupidité seule les faisait agir ainsi, car on ne peut pas supposer des sentiments aussi inhumains dans des hommes. Un jour ils nous quittèrent au-milieu d'une montagne affreuse et exigèrent de la toile et un fusil de plus que ce qui leur était dû. On leur donna le fusil mais comme nous n'avions plus de toile que nos ceintures, nous leurs donnâmes, et ils eurent la cruauté de prendre eux-mêmes celle qui amarrait les malades sur leurs cadres. Que d'impatience ne fallut-il pas étouffer pour ne pas laisser les malades dans l'état où ils étaient. Nous avons besoin d'eux, il fallait souffrir. Enfin nous arrivâmes au Fort Dauphin le 4 novembre après 45 jours d'absence. On mit aux fers 4 Noirs des plus mutins que l'on rendit à leur chef quelque temps après. Voilà, Madame, une faible idée de notre voyage. J'ai pensé que vous seriez bien aise d'en avoir un petit détail. Je vous prie de m'excuser, le temps ne me permet pas de le mettre plus au net.

Au Fort Dauphin, Isle de Madagascar

Le 5 octobre 1768¹¹

Signé De La Cour.

* * *

¹¹ *lire* : 5 novembre 1768